

— Elle les avait... elle ne les a plus...

— Tu m'avais dit que la lettre confiée à Ursule par Robert Vallerand était engloutie dans la Marne.

— Je le croyais quand je te l'ai dit... J'avais tort de le croire.

Léopold raconta à son complice la trouvaille du sac entre les mains de Richard Béraille, le voyage de Jarrelonge à Anvers, et la tentative de meurtre dont Paul avait failli être victime.

— Mon fils ! s'écria Pascal. C'était mon fils que Jarrelonge attaquait !

— Et qui s'est défendu, malheureusement, fit Léopold avec cynisme.

Puis il continua, racontant son aventure de Port-Créteil, le piège où il comptait prendre Renée et où Zirza était venue donner tête baissée à sa place ; il finit en affirmant qu'à midi un homme à sa solde allait lui apporter les papiers que possédait Renée.

L'entrepreneur écoutait, glacé d'effroi.

— Il me semble que nous sommes perdus... fit-il d'une voix tremblante.

— Tu as donc rêvé gendarmes ! répliqua Léopold en riant.

— On n'est point maître de ses impressions... J'ai peur.

— Peur de quoi ? Le reçu des millions va se trouver dans nos mains.

— Renée dira qu'on le lui a volé.

— Que nous importe ? Nous nous garderons bien de produire ce reçu dont il faudrait expliquer la possession, ce qui serait assez difficile, mais il restera introuvable et le notaire, ainsi que je l'affirmais dans le temps, sera obligé de rendre gorge, la loi le forçant à remettre l'héritage à l'héritier direct... Renée n'aura rien pour appuyer ses affirmations... Fille sans parents et sans nom, qui la croirait ? On ne voudra même pas l'écouter...

— Paul est près d'elle et prendra sa défense.

— Ton fils t'accusera-t-il ? Jamais de la vie ! Allons, mon bon, tu déraisonnes... Nous sommes les maîtres de la situation, et pour fermer la bouche à Paul tu n'auras qu'à lui laisser épouser Renée... Aie confiance... laisse-moi faire... Viens ce soir dîner ici avec moi en tête-à-tête et je te montrerai le reçu des millions...

Un peu rassuré par le calme et le sang-froid de son cousin, Pascal respira.

— Tu m'as dit qu'il te fallait de l'argent ? demanda-t-il.

— Oui.

— Combien ?

— Quatre mille francs pour achever de payer mon homme. Ce sera, je crois, des capitaux bien placés...

L'entrepreneur ouvrit son portefeuille et y prit quatre billets de banque qu'il tendit à Léopold.

— Bien, fit ce dernier ; maintenant quitte moi.. voici l'heure de mon rendez-vous...

— A ce soir, alors ?

— Oui.

— Où ?

— Ici.

— A quelle heure ?

— Cinq heures.

— Convenu... je serai exact.

Pascal, de plus en plus inquiet, quoiqu'il s'efforçât de se démontrer que ses inquiétudes n'avaient pas de raison d'être, regagna « l'Hôtel de la Préfecture. »

XVIII.

Léopold sortit quelques minutes après lui et prit le chemin de la rue du Port. Il atteignit cette rue et entra au « Chapeau-Rouge. »

La salle commune ne renfermait en ce moment qu'un nombre restreint de consommateurs.

L'entrée de Léopold Lantier, vêtu avec un luxe relatif, produisit une impression d'étonnement, les clients habituels s'expliquant mal la présence d'un individu si bien mis dans un pareil bouge.

En franchissant le seuil, le nouveau venu avait jeté un rapide coup d'œil autour de la salle. Il cherchait Richard Béraille et ne le vit pas.

Son regard alors interrogea le cartel suspendu au-dessus du comptoir. Ce cartel n'indiquait que onze heures et demie.

— Le rendez-vous est pour midi... je suis venu trop tôt... se dit Léopold. J'en serai quitte pour attendre.

— Que faut-il vous servir ? lui demanda le patron du « Chapeau-Rouge. »

— Une absinthe et de quoi écrire...

L'ex-réclusionnaire s'assit à une table d'enseignure. On lui apporta son absinthe, un encrier, une plume et une feuille de papier à lettre.

Il versa l'eau goutte à goutte sur l'apéritif, puis il trampa la plume dans l'encre et se mit à griffonner des mots sans suite, pour se donner une contenance.

Placé presque en face de la porte, il voyait entrer et sortir. D'instant en instant ses yeux interrogeaient de nouveau le cartel, dont les aiguilles ne marchaient pas assez vite au gré de son désir.

Le sentiment d'angoisse qu'il avait éprouvé en revenant de Paris et en ne voyant point Richard monter en chemin de fer à la station de Nogent-sur-Seine, revenait plus sérieux et plus persistant.

Enfin les douze coups de midi sonnèrent. La porte s'ouvrit et Richard Béraille parut.

— Enfin ! murmura Léopold.

Et un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres, tandis qu'il examinait curieusement Richard, qui de son côté inspectait la salle, passait les buveurs en revue, le regardait comme les autres et, grâce à son déguisement, ne le reconnaissait pas.

— Que diable va-t-il faire ? se demanda-t-il.

Richard s'avança vers le comptoir.

— Vous désirez ? fit l'hôte.

— Pouvez-vous me donner à déjeuner ?

— Oui, si vous n'êtes pas trop difficile.

— Je m'accommoderai de n'importe quoi, une tranche de jambon, une omelette et un morceau de fromage.

— On va vous servir.

— Avez-vous des cabinets ?

— Oui, au fond, dans le couloir... Prenez le premier... vous y serez très bien, il y a un poêle...

— Bon, j'y vais.

— Quel vin boirez-vous ?

— Une bouteille d'ordinaire.

Le jeune homme traversa la salle, entra dans le couloir et ouvrit la porte du cabinet désigné par le patron, et qui l'avait été précédemment par Victor.